Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 6

Artikel: Le gardian de la Camargue
Autor: Figuier, M. Louis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-252815

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE PAYS ILLUSTRÉ

N° 6 | Supplément du Dimanche 8 Février | 1903

Le Gardian de la Camargue

(Suite)

Manidette hésitait. Il ne lui paraissait guère convenable. D'un autre côté, elle craignait de froisser sa susceptibilité, au moment même où ses paroles méritaient une marque de confiance. Cette pensée triompha de ses scrupules, et elle consentit à faire une partie de la route avec Paradette. Quand on fut près des Saintes-Maries, la jeune fille se sépara de sa nouvelle amie, pour faire à pied le reste du chemin.

X

La ville des Saintes-Maries présentait, ce jour-là, un pittoresque spectacle. Bien des pèlerins, arrivés de la veille, campaient déjà sur le rivage; d'autres s'étaient arrangé un abri sous les remparts; quelques-uns, comme dans une demeure ambulante, s'étaient installés dans leur charrette, sur la place même de la ville. Transportées des bords de l'étang de Valcarès aux Saintes-Maries, les tentes de quelques pêcheurs blanchissaient sur une aire voisine de l'église. A travers les fentes de la toile déchirée, se voyait une pauvre petite famille, rachitique, qui attendait des saintes la santé et la force. Non loin de là, des gitanos déguenillés, au teint bronzé, aux cheveux crépus, s'emparaient d'un petit coin du sol, pour y planter leur marmite, unique bien de cette peuplade nomade; tandis que le cri aigu et lamentable d'un avorton à demi caché par des lambeaux de couverture, annonçait que le rétablissement d'un pauvre estropié était le but du voyage. Monté sur un reste de rempart, un saunier maigre et pâle tremblait au soleil; rouge et haletante, sa femme suait à grosses gouttes, à l'ombre de son chapeau de feutre. Tous deux, dans une période bien différente de la fièvre, psalmodiaient par avance le cantique qu'ils devaient entonner dans l'église.

Jaunis, racornis, sans cheveux et sans dents, quelques vieux douaniers, courbés sur un bâton, erraient dans les rues, en attendant le moment favorable pour demander aux saintes la guérison de leur sciatique. On voyait là des paysannes venues des villages les plus éloignés du Bas-Languedoc et de la Provence, les unes couvertes du large feutre de Montpellier, d'autres coiffées de la cagnotte des Cévennes, celles-ci portant le casaquin de Nîmes, celles-là vêtues de la grosse bure de Castres, quelques-unes abritées sous le chapeau coquet des Niçoises, mais le plus grand nombre embellies par le fin corset et le large ruban de tête des filles d'Arles.

Le sable de la plage était ainsi devenu un hôpital immense, où chacun campait de son mieux. Des charrettes sur lesquelles des cerceaux, supportant une toile, formaient une tente confortable et portative, signalaient les plus riches des pèlerins.

La ville des Saintes-Maries n'est pas seulement, dans cette grande journée, visitée par les malades, on y rencontre une population alerte et pimpante, qui apporte avec elle la joie et le plaisir. C'est la jeunesse, accourue des villages bâtis sur l'autre rive du Rhône. Puis, des colporteurs, promenant les éventaires les plus variés, sont échelonnés dans les rues; pendant

que les uns offrent aux dévots des médailles, des cierges ou des chapelets, d'autres tentent fillettes et garçons par des colifichets et des bijoux.

Bâties sur le bord de la mer les Saintes-Maries ressembleraient de loin à de simples dunes de sables blanchissant près des vagues, si l'antique église qui les domine, n'arrêtait les regards sur ses tours crénelées. A la fois phare, temple et citadelle, cette immense église semble parler à la terre la grande voix du passé.

Amoureux, comme tous les peuples de l'Orient, des couleurs vives et crues, les Saintins recouvrent chaque année leurs maisons d'un épais badigeon de chaux: frappée par un soleil ardent, cette éclatante blancheur se dessine nettement sur le ciel. Les ruines branlantes qui entrecoupent de leurs pierres noirâtres les demeures modernes; les rejetons de figuiers et les touffes de salicors qui croissent librement entre les murailles; les draps de toile qui sont étendus d'une fenêtre à l'autre, au-dessus de chaque rue, pour tempérer la chaleur, et qui se balancent dans l'espace, comme de grands éventails; la somnolence de la ville, dont les maisons silencieuses ressemblent à des tombeaux groupés autour de l'église; les grandes jarres qui, pareilles aux amphores antiques, conservent dans un coin du logis la provision d'eau de la famille; enfin le morne et sévère paysage qui se déroule jusqu'à la mer, donnent à la ville des Saintes tout l'aspect d'une cité africaine.

Assoupie dans sa vieille légende, muette et décrépite, au milieu d'une plaine mélancolique et déserte, la capitale de la Camargue a tout l'air d'une nécropole. Son église délabrée, dont les murs jaunis semblent planer sur la contrée entière, est bien celle qui convient à la population triste et hâve de ce pays désolé.

Lorsque Manidette arriva devant les Saintes-Maries, la cloche sonnait lentement la messe.

Frappées par le soleil, des touffes de salicors semblaient autant de flammes allumées dans les fentes des murailles; tandis que se balançant au moindre souffle, de pâles tamaris formaient de légers panaches sur la crête des remparts. De petites maisons nouvellement crépies, comme pour donner un air de fête au village, blanchissaient au milieu d'un entourage de vieilles pierres. Pareille à une forteresse, l'antique église dominait fièrement le pays de ses tourelles, crevassées par le temps, et sous ses murs jaunis, toute une multitude s'agitait sur le sable, comme une immense fourmilière. Ce fut à grand'peine que Manidette put acheter, au milieu de la foule, le petit cierge qu'il est d'usage de faire brûler en l'honneur des saintes.

XI

Depuis la veille, l'église renfermait un grand nombre de perclus, qui s'étaient préparés, dans le recueillement, à la grande cérémonie du lendemain. Les uns avaient passé leur temps agenouillés sur les dalles humides; d'autres, plus souffrants, s'étaient à demi allongés sur des tapis; ceux-ci avaient apporté un coussin moelleux; ceux-là s'étaient contentés d'une chaise. Exténuée par le jeûne, la fatigue et l'insomnie, cette triste assemblée était navrante à voir.

Se faufilant sans peine, grâce à sa taille mignonne et souple, parmi les estropiés, Manidette arriva, son cierge en main, tout près du cœur. C'est là que s'élevait jadis l'oratoire des deux Maries: une crypte en marque la place. Dans une chapelle supérieure, est établie la châsse, contenant les reliques. Entre la crypte et la châsse, se trouve le sanctuaire sur lequel on vient de si loin s'agenouiller et prier.

Les chaînes qui retenaient la châsse se déroulant tout à coup, la relique descendit dans le chœur. Le moment des souhaits était arrivé, et, tour à tour, de pauvres invalides, de malheureux enfants perclus et des jeunes filles timides, vinrent toucher la châsse.

« Saintes Maries, exaucez mes prières! » disaient les uns; « Saintes-Maries, guérissez mon fils! » s'écriaient les mères; « Saintes Maries, acceptez mon vœu! » murmuraient les jeunes filles; « Assistez-nous, protégez-nous! » répétaient de nombreux fidèles, pendant que d'autres suspendaient leurs *ex-voto*.

Manidette avait accroché dans la chapelle des saintes le petit sachet qui contenait l'oreille de madone, et se prosternant au pied de l'autel:

« Vous qui m'avez sauvée de la mort, dit-elle, en joignant les mains, recevez, avec mes actions de grâces, la confidence de mon cœur. J'aime Bamboche le gardian, et je jure sur vos cendres de lui être fidèle! »

Elle demeura quelque temps recueillie, puis, redressant la tête:

« Maintenant, que je sois damnée si je manque à mon serment! » reprit-elle avec exaltation.

Elle se releva. Ses yeux s'étant habitués au demi-jour de la chapelle, elle put distinguer dans l'ombre une vieille femme qui marmottait des prières entre deux ifs. A l'un de ces ifs pendillaient une multitude de scapulaires bénits sur le tombeau des saintes; sur l'autre brûlaient des cierges de toute grandeur.

« Voilà pour les vivants et voici pour les morts, lui dit tout bas la vieille femme, en montrant les deux ifs; l'un est l'emblème de l'espérance, l'autre celui de souvenir. »

Manidette choisit un petit scapulaire de drap noir, sur lequel était brodée en blanc une naïve image représentant les saintes Maries.

« Il ne me quittera plus, pensa-t-elle, en le suspendant à son cou, car il me rappellera sans cesse les mystérieuses fiançailles qui m'ont liée à Bamboche. »

Une grosse chandelle rousse dominait le second if, et comme la jeune fille s'étonnait de cette flamme rougeâtre brûlant au milieu de la blanche clarté des cierges:

« Celle-là, lui dit la vieille femme, d'un ton de mépris, c'est la neuvaine du gardian. »

— Quel gardian, demanda vivement Manidette.

— J'ignore son nom, reprit la vieille; mais je sais qu'il ne hante guère les églises, et qu'il sert mieux le démon que le Seigneur.

— Alors, pourquoi ce cierge? reprit Manidette.

— Il paraît qu'il n'a jamais connu ni père ni mère.

ajouta la vieille, devenue plus expansive depuis que la jeune saunière lui avait donné une pièce d'argent, en échange du scapulaire. Ne sachant pas s'ils sont vivants ou morts, il fait dire chaque année une messe et brûler neuf cierges, pour le repos de leur âme. Il y a quelques années qu'il vint exprimer ce désir à M. le curé. Je l'entrevis comme il sortait de la sacristie: c'est un beau garçon, d'environ vingt ans, bien découplé, brun, leste et d'air résolu. Chaque année, à la veille de la fête des saintes Maries, nous trouvons ses neuf chandelles et le prix de la messe, sous le tronc des pauvres.

— Tenez, dit Manidette en donnant à la vieille le cierge mignon qu'elle tenait à la main, je désire qu'il achève de brûler à côté de la grosse chandelle du gardian.

La jeune fille ne mettait plus en doute que ce gardian ne fût Bamboche, et elle sortit tout émue de l'église.

Le soleil descendait vers la mer, les pèlerins retournaient chez eux, chargés de chapelets et de médailles. Sur la place, de bruyants groupes de filles et de garçons se disposaient à la danse. C'était le moment de partir, et Manidette se mit en route. Le cœur joyeux et le pied leste, elle marchait de ce pas égal et rapide qui indique l'accomplissement d'un projet longtemps médité. Elle se sentait fière d'avoir donné irrévocablement son cœur au beau gardian. Tout entière au charme de ses pensées, elle glissait légèrement sur le sable, et sans regarder les rubans de feu que déroulait le soleil en se couchant dans la Méditerranée, sans se laisser effrayer par les évolutions des aigues et des palusins qui bondissaient dans les marais, elle avançait, les yeux fixés sur la lande, comme pour mesurer l'espace qui lui restait à parcourir. Elle n'aurait point aperçu Bamboche, qui se trouvait assis sur la lisière d'un petit bois de pins, si un mystérieux avertissement du cœur ne lui eût fait tourner les regards de ce côté.

Le gardian était soucieux. Au timide salut de la jeune fille, il répondit par une brusque question:

— Avez-vous vu le Sangard? demanda-t-il.

— Pécaïre! répondit Manidette, toute confuse, je ne sais même pas ce que c'est que le Sangard.

— Vous ne connaissez pas le Sangard? reprit le gardian; c'est le plus beau taureau de la Camargue! On l'a surnommé le roi des marais, et j'étais fier de l'avoir dans ma manade. Lorsqu'on nous voyait arriver ensemble dans les courses, on applaudissait d'avance, car on savait bien qu'excepté Bamboche, tout le monde reculerait devant lui. Sangard n'a peur ni du trident, ni du dondaïre. C'est le seul palusin qui ait une étoile au milieu du front. Cette étoile est la marque d'un coup de trident que je lui donnai pour le renverser à sa ferrade. La plaie saigna abondamment, et

Jalousie (D'après le tableau de F. Moody).

les poils y repoussèrent blancs. Voyez-vous, *doumaïselette*, le gardian et le taureau qui ont lutté ensemble, ressemblent à deux hommes qui se sont battus en duel: ils ont mesuré leurs forces, ils s'aiment et se respectent d'une certaine façon qui ne ressemble à aucune autre. Eh bien! hier, aux arènes de Nîmes, ce taureau que j'aime comme un ami, a été tellement criblé de *banderillas*, par des *toreadores* espagnols, qu'il s'est échappé en mugissant, et que Drapeau, mon

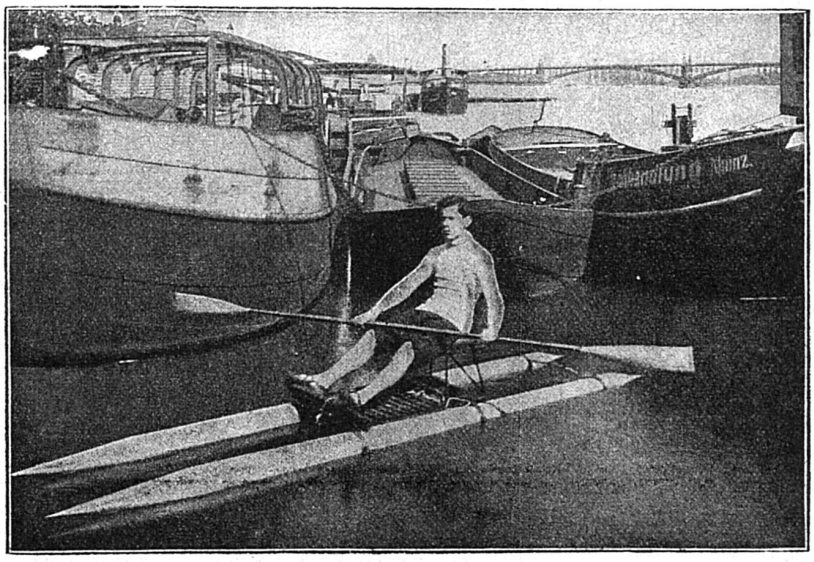
dondaïre, n'a pu le retrouver encore. Sangard est annoncé pour une course qui doit avoir lieu dimanche à Aigues-Mortes. De toute la Camargue, on doit nous aller voir courir ensemble. Manquer au programme, ce serait manquer à l'honneur. On dirait que j'ai peur. Si Sangard ne se trouve pas d'ici à dimanche, vous pouvez prier Dieu pour moi... »

Et sans attendre la réponse, Bamboche enfourcha son aigue.

« Allons, Drapeau, en route ! » dit-il en se tournant vers un grand bœuf pacifique qui paissait dans le marais voisin. Et il partit.

XII

Quelques instants plus tard, comme elle approchait du Maset, Manidette vit une lourde masse noire se dessiner parmi les joncs, tandis qu'un sourd beuglement, sinistre comme un râle, interrompait le silence des landes. Elle pensa au Sangard, et s'avança avec précaution vers le marécage. C'était bien, en effet, le taureau favori de Bamboche. Il releva la tête et montra, aux dernières clartés du jour, la touffe de poils blancs, qui, comme un croissant de neige, se détachait sur l'ébène de son front. Comme un géant blessé, le roi des pinèdes semblait attendre la mort. Le sang et la sueur ruisselaient sur ses flancs ; couverts d'une épaisse écume, ses naseaux se soulevaient sous un souffle inégal. Plein de rage, il se tordait sur les roseaux, en les teintant de gouttelettes de pourpre ou de flocons blanchâtres. Tournant un œil sanglant vers Manidette, il se mit à mugir avec force. La jeune saunière aperçut bien vite sur sa croupe les banderillas, qui, enlevées d'ordinaire après la course, ne font aux taureaux qu'une piqûre légère, mais qui, restées cette fois dans les chairs, les avaient labourées cruellement. Elle hésitait à s'approcher de l'animal irrité : mais celui-ci s'accroupit et fixa sur elle un regard tranquille. Manidette se décida, dès lors, à avancer vers le colosse. Elle fit timidement quelques pas, et se hasarda à mettre la main sur son échine hérissée. Le Sangard ne bougea pas ; encouragée par son attitude, elle essaya, en le flattant de sa main, d'enlever doucement les banderillas. C'était une opération difficile, mais ses mains délicates en vinrent à bout.

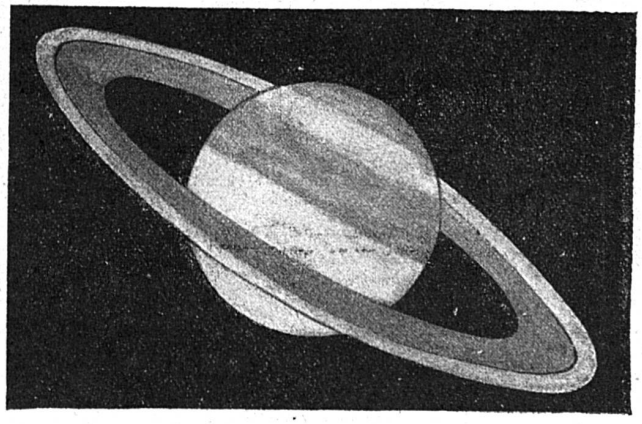


Un nouveau canot

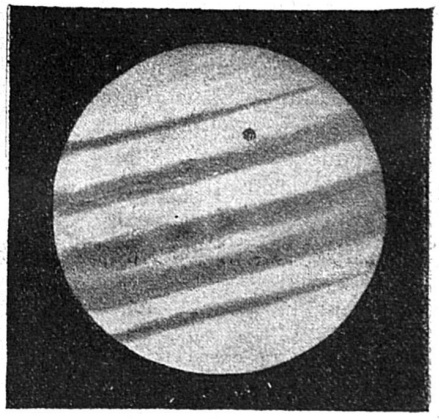
A diverses reprises, la jeune saunière imbiba son mouchoir avec l'eau fraîche de son picou, et lava les blessures de Sangard, qu'elle pansa avec des herbages ; puis elle déchira son tablier, et en fit des bandes, pour assujettir le pansement. La fraîcheur et le suc onctueux que renfermaient les compresses aromatiques, calmèrent les douleurs du palusin.

Cependant, la soirée menaçait d'être humide, une nuée de moucherons bourdonnait dans les airs, et Manidette craignit que ses soins ne fussent perdus, si le Sangard passait la nuit à la belle étoile.

(A suivre) Louis FIGUIER.



La planète " Saturne "



La planète "Jupiter"

Le père ne revient pas!